

Un mathématicien et les humanités classiques
par Laurent Lafforgue (IHÉS)

C'est inhabituel pour moi qui suis mathématicien de me retrouver devant un auditoire composé de représentants des humanités classiques et non pas d'autres mathématiciens ou scientifiques. Je viens donc avec un rameau d'olivier, et plus même, puisque j'ai signé sans hésitation aucune la pétition pour la défense de l'enseignement du Latin et du Grec qui nous rassemble aujourd'hui.

Mon contact avec le Latin s'est fait au collège et au lycée, puisque je l'ai étudié de la Quatrième à la Terminale. Aujourd'hui j'ai malheureusement oublié presque tout de ce que j'avais appris mais je me souviens très bien que parmi toutes les matières dont j'ai suivi les cours dans ces années-là, c'est le Latin que j'ai travaillé avec le plus d'ardeur et de plaisir, ce qui m'a d'ailleurs valu un accessit au Concours général de version latine. Il n'y a aucun doute que mon apprentissage du Latin à l'adolescence a beaucoup contribué à ma formation intellectuelle qui finalement a trouvé à s'exprimer dans les mathématiques.

Mon contact avec le Grec a été plus tardif et plus bref : il y a quelques années, j'ai suivi un cours d'apprentissage du Grec pendant un an, dans le but modeste de devenir capable de déchiffrer le Nouveau Testament dans le texte original, puisque pour moi, à côté d'Athènes et de Rome, Jérusalem aussi est une source inépuisable à laquelle s'abreuver.

Que je dise tout de suite que je ne considère pas que dans l'enseignement secondaire l'enseignement du Latin ou du Grec soit le plus important, ni d'ailleurs celui des mathématiques. L'enseignement prioritaire est à mes yeux celui du Français. Je pense que tout élève doit recevoir un double enseignement absolument essentiel :

D'une part, qu'il soit rendu capable de s'exprimer lui-même, aussi bien par écrit que par oral, et y compris dans des registres abstraits ; qu'il soit rendu capable de réfléchir, d'écrire et de parler.

D'autre part, qu'il soit introduit et peu à peu familiarisé de façon de plus en plus approfondie avec l'ensemble de notre héritage littéraire qui est une merveille du monde, qu'il apprenne l'histoire de notre littérature et au moins des éléments de l'histoire des littératures étrangères, qu'il soit amené à lire et à étudier le plus grand nombre possible d'écrivains de toutes les époques.

Tout cela, je le souhaite à tous car la fréquentation constante de la littérature est une chose à laquelle j'ai été amené très jeune et que je n'ai jamais cessée, je connais la valeur de la découverte d'une beauté supérieure qu'ensuite j'ai recherchée et trouvée sous une autre forme dans les mathématiques. L'apprentissage sérieux du Français et la mise en familiarité avec la littérature de tous les siècles me paraissent donc l'enseignement le plus important pour tout élève, y compris pour celui qui sera amené par ses goûts, ses dons et les circonstances de la vie, à se tourner vers les sciences ou les mathématiques.

Ceci étant dit, je voudrais défendre l'ensemble des enseignements intellectuels qui répondent à un besoin et à une vocation profonde de notre nature humaine. Dans ma famille, sur mes quatre grands-parents, seule une de mes grands-mères avait son certificat d'études, et nous savons quelle libération et quel enrichissement inimaginable cela représente, quel enchantement, que d'être mis en contact avec les disciplines intellectuelles, la littérature, le Latin, le Grec, les mathématiques, la philosophie, les sciences de la nature, toutes les disciplines de l'esprit.

Souvent, fréquentant des jeunes, j'ai vu qu'ils sont amenés par les modèles que notre société leur propose à attendre davantage d'épanouissement du sport par exemple que des matières intellectuelles. Je ne suis pas ennemi du sport, en fait j'effectue chaque jour presque

tous mes déplacements à vélo, n'ayant pas de voiture, mais je vois pour moi-même et je voudrais qu'on dise davantage aux jeunes que, aussi intéressants que les sports puissent être, les disciplines intellectuelles sont infiniment plus riches. Il ne faut pas avoir peur de le dire car c'est une chose surprenante et qui ne va pas de soi, une chose tellement surprenante que dans l'histoire de l'humanité il a fallu attendre des civilisations comme celle de la Grèce ou dans une moindre mesure celle de Rome pour s'apercevoir de ce miracle. N'est-il pas incroyable qu'avec les 26 lettres de l'alphabet on puisse faire tant de choses, toute la littérature ? N'est-il pas surprenant qu'avec l'addition et la multiplication on puisse faire tant de choses, toutes les mathématiques ?

Comme ici la plupart des personnes présentes sont des littéraires il n'est peut-être pas inutile que je précise que dans le monde actuellement il y a plus de cent mille chercheurs actifs en mathématiques et qu'il se publie chaque année plusieurs millions de pages de mathématiques nouvelles. Cet arbre gigantesque et magnifique qui ne cesse de pousser de nouvelles branches est, parmi beaucoup d'autres, né des graines plantées en Grèce il y a deux millénaires et demi.

La prolixité des sciences modernes m'amène à mon point de conclusion, à ce qui pour moi mathématicien est l'un des plus remarquables apports de la civilisation grecque. C'est la valeur surprenante et essentielle en particulier pour les mathématiciens, de la conversation infinie, d'une parole qui n'a pas peur de s'étendre, de débattre presque indéfiniment en disant des choses simples, à la recherche d'une vérité qu'on ne cesse jamais d'approfondir.

Souvent dans la recherche mathématique, on a peur de commencer ou de continuer à écrire car notre pensée nous paraît trop confuse ou incomplète, nous avons la tentation de croire qu'il vaudrait mieux réfléchir d'abord et ne commencer à écrire que lorsque nos pensées seraient devenues claires, lorsque nous aurions compris. Eh bien, il faut rejeter cette tentation. Car si on commence à écrire, d'abord des choses simples et évidentes, tellement évidentes qu'on a presque honte de les écrire, il se produit ce miracle que chaque phrase en amène une suivante, chaque page en amène une autre, dix autres, cent autres, la main court de plus en plus vite ; il se produit le miracle toujours renouvelé de la puissance autonome du langage, de la parole en acte particulièrement dans l'écriture, et si on continue à laisser courir la main, on voit peu à peu se découvrir des choses nouvelles et belles comme jamais on n'aurait pu imaginer avant, dont jamais on n'aurait pu penser qu'elles étaient en nous comme des potentialités qui attendaient pour se réaliser que nous les libérions par la parole et dans la parole.

Pour moi, la civilisation grecque a été l'une des premières dans l'histoire à s'apercevoir de cela, de la puissance de la parole, de la puissance des mots, et ne serait-ce que pour cette raison elle doit rester pour nous tous un modèle et une source constante d'inspiration.